

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 31

Artikel: Les vierges du Nidwald
Autor: C., Jules de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 4^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les nouveaux abonnés à dater du 1^{er} octobre prochain, recevront GRATUITEMENT le journal D'ICI AU 30 SEPTEMBRE.

Souvenirs d'un « landsturmien ».

En lisant l'autre jour, dans les journaux, le tableau des cours du landsturm, pour cette année, je repensai à mon passage dans ce corps, lors de sa création.

Hélas oui, j'ai été « landsturmien » ; j'ai fait le coup de fusil — pour rire — tout comme un vrai soldat. Oh ! je dois l'avouer, ça n'a pas duré longtemps ; j'avais peu de dispositions pour le métier des armes.

Comment je fus incorporé dans le landsturm : c'est bien simple.

A vingt ans, je passai « à la visite », ainsi que le doit, de par la loi, tout citoyen suisse.

Je fus réformé, n'ayant pas la taille exigée. Je m'en consolai facilement.

Enrôlé dans le « bataillon du receveur », je n'ai jamais failli à ses ordres de marche et n'ai jamais murmuré contre la taxe qu'on m'imposa. Tout d'abord, je trouvai la note un peu salée, mais, comme on m'assura qu'il m'en eût coûté davantage si j'avais dû faire le service, je ne dis rien.

Je me croyais donc en règle avec mon pays et à jamais tranquille. Bernique !

Tout à coup, sans raison apparente, le Conseil fédéral ne se mit-il pas en tête de faire surgir devant les Chambres le spectre de la guerre, de pousser le cri de la patrie en danger. Ça prend toujours.

C'est un danger qui revient à peu près chaque année et qui n'effraie plus que les contribuables. Il ne se manifeste guère qu'au palais fédéral et se dissipe aussitôt après le vote du budget.

L'effectif de notre armée était, paraît-il, insuffisant. Il fallait l'augmenter à tout prix.

On avisa qu'en écrémant le bataillon du receveur — tous ces citoyens de second choix — on pourrait former un corps auxiliaire encore respectable.

Que voulez-vous, on prend ce qu'on a.

Un beau jour, tous les hommes ne faisant pas de service militaire et qui n'avaient pas passé la limite d'âge étaient invités, par des affiches aux couleurs cantonales, à se présenter devant une commission de recensement. Il s'agissait de la création du landsturm.

Je me présentai. J'indiquai mon nom, mes prénoms, ceux de mon père, l'année et le lieu de ma naissance, le lieu de mon domicile, ma profession...

« Dans quel corps faut-il vous inscrire, me demanda-t-on : dans les fusiliers, dans l'artillerie, dans les vélocipédistes, dans l'administration ? »

— Dans les fusiliers, répondis-je sans hésitation.

Pourquoi répondis-je cela ? Je n'en sais trop rien.

— Avez-vous un fusil à la maison ? me demanda-t-on encore.

— Oui.
 C'était le fusil de mon père.
 — Avez-vous déjà tiré ?
 — Oui.

J'avais tiré autrefois dans le corps des cadets ; chez des amis, avec un flobert ; un coup ou deux au stand, avec le martini de mon père. Les cibles n'en avaient jamais eu de témoignage, mais cela ne signifiait rien ; on ne m'en demandait pas autant.

— Cela suffit. Vous pouvez vous retirer.

Je me retirai. « Allons, me dis-je, voilà qui est fait. Maintenant, pourvu qu'on ne nous dérange plus. »

— Soyez sans crainte, me dit quelqu'un, le landsturm ne sera jamais appelé. On l'a institué tout simplement pour avoir l'occasion de faire un contrôle des contribuables à l'impôt militaire.

— A la bonne heure, fis-je, rassuré ; j'aime mieux ça.

Quelques semaines plus tard, on me renvoya mon livret de service, dans lequel je lus, non sans une certaine fierté : « Landsturm, fusiliers, bataillon 7, 1^{re} compagnie. » J'entonnai, tout glorieux :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !

On sert...

... Je m'arrêtais là, car, pour le moment, je ne servais rien et j'avais le sentiment que je ne servais peut-être jamais mon pays de cette façon-là. Il est fort heureusement d'autres façons de le servir, tout aussi honorables.

Mais enfin j'étais soldat et, dès lors, lorsque j'entendais parler de militaire, je ne manquais jamais de me mêler à la conversation — avec prudence toutefois — et de dire que j'étais de la une du 7 ; je me gardais bien d'ajouter : « du landsturm ».

Parfois, je tombais mal, par exemple. Il se trouvait dans les personnes présentes un soldat de la une du 7 de l'élite ou de la landwehr, qui s'écriait :

« Ah ! vous êtes de la une du 7 ? Bravo ! touchez là ! Mais, il n'y a pas longtemps que vous en êtes ; je ne vous ai jamais vu ? »

— ... Non... non... il n'y a pas longtemps... Mais, dites-moi, quelle chaleur — ou quel froid — il fait ces jours....

— Oh oui !... Alors, vous faites le rassemblement ; on se verra ?..

— Oui... oui... sans doute je ferai le rassemblement — en civil, fort probablement, pensais-je à part moi. — On se verra... A la vôtre !..

Je dormais sur mes deux oreilles depuis une année ou deux, fier de mon titre de « fusilier », quand, soudain, retentit l'appel aux armes.

On mobilisait le landsturm armé. Il ne suffisait pas de l'avoir constitué : il s'agissait de l'équiper, maintenant.

On était en hiver, au mois de février. Le rendez-vous était sur la place de la caserne à huit heures précises du matin.

C'était vraiment un peu fort. Il allait falloir se lever au moins une heure plus tôt que d'habitude et par le froid, encore.

Pourquoi donc m'étais-je enrôlé dans ces maudits fusiliers ! Si j'avais choisi l'administration, on m'aurait sans doute laissé tranquille. Comme dit la chanson :

On n'est pas dérangé dans l'Administration !..

Mais il n'y avait pas à récriminer. On ne discute pas avec les ordres militaires.

« Allons, soldat de la une du 7, à droite, droite, arche. En route pour la caserne. »

X.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle qui va suivre sous le titre : *Les vierges du Nidwald*. Elle nous rappelle un des plus émouvants épisodes de l'invasion française en Suisse, en 1798.

Les vierges du Nidwald.

Qu'elle est pittoresque, le soir, la vieille citerne du village ! Autour d'elle viennent se ranger les habitants de la vallée ; les uns y puisent l'eau pure dont leur ménage a besoin ; les autres, groupés ça et là, devisent gaiement ; au fond, dans les sentiers escarpés de la montagne, descendent de longs troupeaux de chèvres. Ce n'est partout que bruits de clochettes, que cris de bergers, que rires d'enfants.

Seule, une jeune fille, assise à l'écart, semble ne pas partager la joie commune. Elle regarde les glaces du Pilate qui blanchissent au loin, le lac de Lucerne qui brille dans le vallon, les prairies qui se déroulent du haut de la colline. Mais ses yeux bleus sont distraits, et sa main mignonne, de temps à autre, passe sur son beau front, comme pour y effacer de sombres pensées. Marie pourtant est la plus jolie fille, non seulement de Stanz, mais encore de tout l'Unterwald ; Marie pourtant épouse demain le plus riche berger du pays. Soudain, une main espiègle, en la frappant sur l'épaule, l'a arrachée de sa rêverie. Surprise, elle s'est levée, puis aussitôt s'est rassise en disant :

— Gare... gare, Rose...

— Je gage que vous m'avez prise pour votre fiancé, a répondu une gentille petite montagnarde en s'asseyant près de Marie.

— Georges ! il est trop occupé à élever des parapets, du côté de la chapelle Saint-Jacques, pour venir ici.

— On craint donc une seconde attaque des Français ?

— Leur intention est de nous enlever notre liberté et notre religion. Tant qu'ils n'auront pas réussi, ils ne nous laisseront pas tranquilles.

— Cependant, nous les avons assez bien repoussés à Stanzstad, pour leur faire perdre l'envie de s'attaquer plus longtemps à nous.

— Bah ! nos frontières sont ouvertes... ils les tiennent déjà.... Ils sont soldats de profession... nous, nous ne sommes que de pauvres pâtres... Ils ont des armes... nous, nous en manquons...

— Deux cents chasseurs de Schwyz nous ont rejoint ce matin, à travers les rochers. Si nos frères résistaient encore quelque temps, tous les montagnards des Alpes pourraient venir les renforcer.

— Oui, mais, en attendant, nos forces s'épuisent. Les Français sont nombreux ; un homme de plus ou de moins leur importe peu... Quant à nous, c'est différent. Si le général Schauenbourg tentait une attaque générale, le Bas-Unterwald serait perdu.

— Oh ! alors...

— Alors...

En répétant ce mot, Marie releva rapidement sa

tête; ses joues se colorèrent; son oeil étincela comme un tison ardent. Elle attira à elle Rose, et la pressa sur son sein. Rose, après s'être dégagee des bras de Marie, se laissa tomber sur le banc, en essayant une larme. Pour Marie, elle se leva fièrement; son regard était calme; elle dit:

— Allons rejoindre nos compagnes.

Les deux amies, en se tenant par la taille, se mêlèrent aux jeunes filles, qui, malgré la guerre, continuaient à soigner les troupeaux, seule richesse du pays.

Le lendemain, 9 septembre 1798, le soleil se leva doux et serein sur les monts. L'herbe des pacages était humide et luisante. Une brise fraîche agita mollement les noyers de Stanz. A l'aube du jour, on avait bien ouï résonner le tambour sur tous les points occupés par l'ennemi; on avait bien vu les Français demeurer à leurs postes; les uns derrière les batteries, les autres disposés en colonnes profondes dans les gorges des montagnes. Mais, comme le ciel était si pur et la nature si belle, personne ne s'était imaginé que ce jour-là pût être autre chose qu'un jour de paix et d'allégresse. Les montagnards avaient même repris leur gaieté, les rues de Stanz leur mouvement.

De bruyants éclats de joie sortaient surtout d'une maison située sur la place. Là, dans une chambre dont les croisées étaient ornées de guirlandes, se pressaient plusieurs jeunes filles autour d'une de leurs compagnes, qu'elles s'occupaient à parer. L'une lui tressait ses cheveux blonds; une seconde lui laçait son corset; une troisième, en souriant, lui serrait délicatement sa jambe gracieuse avec une jarrettière brodée; et toutes riaient, causaient et, par force, tenaient close la porte, en dehors de laquelle on entendait crier: La mariée! la mariée!

Sa toilette enfin terminée, la mariée se leva: elle était pâle; seulement parfois une légère rougeur, qui colorait sa peau transparente, annonçait qu'au dedans d'elle, son âme n'était point paisible. Appuyée sur ses amies de noce, elle sortit; son fiancé s'offrit d'abord à elle, la figure rayonnante de bonheur; elle lui tendit la main.

— Bonjour, Georges... Elle ajouta plus bas: Tout est tranquille dans la vallée?

Ces paroles rappelèrent le jeune homme à de tristes idées, sa figure devint grave, il regarda un instant sa belle fiancée et répondit:

— Marie, vous semblez malade... Vous avez pleuré cette nuit.

— Pleuré sur mon pays... soupira la jeune fille.

En ce moment, les cloches de l'église commencèrent à sonner. Le cortège nuptial quitta la maison, précédé d'un joyeux ménestrier.

Georges, tout en aidant la démarche inégale de sa compagne, lui disait:

— Les Français sont découragés... sûrement ils nous quitteront dans quelque temps. Nous demeurerons libres de vivre comme vivaient nos pères. Combien alors il y aura, pour nous deux, de félicité dans notre petite chaumière! En parlant ainsi, Georges serra contre sa poitrine le bras tremblant de Marie; celle-ci, tournant vers lui des yeux remplis de mélancolie, allait lui répondre quand une sourde détonation, dont retentirent les échos lointains, lui coupa la parole. La noce s'arrêta pour examiner un globe de fumée qui s'élevait lentement du côté du lac. Après quelques minutes d'hésitation, tout continuant à garder le silence, le cortège se remit en marche. Les dalles du temple étaient jonchées de feuillage; l'orgue faisait entendre une pieuse mélodie; le prêtre, revêtu de sa robe sainte, attendait déjà, debout devant le grand autel. Les parents et les amis se rangèrent à droite et à gauche; les fiancés s'avancèrent vers deux coussins placés à l'entrée du chœur. Georges, le premier, inclina le genou; Marie se mettait en devoir de l'imiter, lorsque soudain ses traits s'altèrent; elle s'écria en prêtant l'oreille:

— Ecoutez....

C'était en effet une vive crépitation, semblable à celle que produit la grêle en tombant sur le toit d'une maison. Un roulement saccadé s'y mêlait, et ne laissait plus de doute sur ce qui pouvait en être la cause.

— Les Français nous attaquent, interrompit Georges en s'élançant vers la porte, suivi de tous les hommes qui se trouvaient présents.

Un quart d'heure s'écoula. Les femmes, restées dans l'église, effrayées, erraient dans le parvis, lorsqu'un cri déchirant attira leur attention. C'était Marie; elle était montée au sommet du clocher, pour

observer de là le pays, et maintenant en redescendait, égarée comme une folle, en criant:

— Aux armes!... Les rives du lac sont forcées... Les Français sont débarqués... Stanzstad est en feu... aux armes!

Elle allait quitter le temple; mais elle fut arrêtée par Georges, qui, les habits en désordre, la figure ensanglantée et un sabre rompu à la main, lui jeta un bras autour du corps, en murmurant d'une voix sourde:

— Ce soir, la tombe... au lieu du lit nuptial. Avant de mourir j'ai voulu te dire adieu... Puis soudain, comme si une pensée lui eût traversé l'esprit, ramenant sa fiancée à travers la nef, il la fit agenouiller avec lui sur les coussins. Le prêtre, durant cette alarme, incliné vers le crucifix de l'autel, était demeuré immobile, les mains jointes, les yeux fermés, priant Dieu pour le salut de ses compatriotes. La voix de Georges l'arracha de son pieux recueillement.

— Bon père... continue l'ouvrage que tu as commencé.

Le vieillard, ayant regardé les deux jeunes gens, comprit leur désir, et commença aussitôt à réciter sur eux les paroles sacramentales.

La fusillade pourtant s'approchait toujours plus. Les cris terribles de: *Aux armes!* se mêlant à ceux de: *Au feu!* annonçaient que déjà Stanz était envahi. On entendit, dans la rue, rouler précipitamment une pièce d'artillerie, qui s'arrêta justement près du portail de l'église.

Le premier coup de canon ébranla les murailles de l'édifice sacré; les femmes firent entendre une exclamation perçante; le prêtre, conservant son front serein, étendit ses mains au-dessus des deux fiancés en prononçant solennellement ces paroles: Je vous unis à jamais... soyez époux.

Une violente décharge de fusils, presque sous les croisées, répondit aux détonations du canon. Plusieurs vitraux furent brisés; quelques balles vinrent, en sifflant, effleurer les colonnes de marbre du chœur.

Les deux époux, en se relevant, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon Dieu, je te remercie... En comparaison de la félicité dont tu viens d'inonder notre âme, que peut être la mort... sinon le passage d'une vie heureuse à une vie plus heureuse... Bon père, partagez notre joie.

En parlant ainsi, Marie se dégagea des bras de Georges, et s'avance vers le prêtre. Le corps mi-penché sur l'autel, il semble être retombé dans ses prières; voyant qu'il ne répond pas, elle le tire par sa robe; son corps reste raide; elle lui soulève la tête; cette tête est pure et calme, mais pâle et sans mouvement; elle déchire le voile blanc qui couvre la poitrine du vieillard; dans cette poitrine il y a un large trou, d'où coule à flots le sang... une balle française a donné à cette place. Le prêtre est mort... En cet instant, des soldats, qui débouchèrent dans l'église par une porte dérobée de la sacristie, annoncèrent que l'ennemi gagnait du terrain. Un montagnard entra avec eux; son front, couvert de sueur, montrait qu'il venait de faire une course rapide; d'une voix essoufflée, il s'adressa à l'officier du peloton:

— Capitaine... donnez-nous du monde... Les Français nous attaquent du côté de Sarnen... Nos gens se défendent vivement dans la chapelle de Saint-Jacques... Mais celle de Winkelried est dérangée, cependant c'est un poste important. Envoyez-y des soldats...

L'officier, tout en commandant à sa troupe d'apporter les armes, fit signe que lui-même, pour défendre Stanz, n'avait pas déjà trop de monde. Marie avait écouté attentivement le montagnard; elle s'approcha et lui demanda avec anxiété:

— La chapelle de Winkelried contient-elle des munitions?

— Un dépôt d'armes et de poudre y a été établi ces jours derniers. Il n'y manque que des hommes.

— Nous deviendrons des hommes!... En disant cela, Marie se tourna vers les jeunes filles qui l'entouraient; électrisées par sa voix, elles crièrent spontanément:

— Marchons!... marchons!...

Une explosion, d'autant plus violente que le retentissement en avait été comprimé par les voûtes, indiqua que l'action venait de s'engager dans l'église.

Marie, achevant de reprendre courage, se précipita au cou de Georges.

— Adieu... Nous nous reverrons au ciel... Adieu, mon bien-aimé.

Georges, dont le cœur était violemment oppressé, ne répondit rien, mais imprima ses lèvres enflammées sur celles de son épouse...

Une seconde explosion, que produisit le peloton en reculant de quelques pas, enveloppa les deux malheureux mariés dans des flocons d'une vapeur si noire, qu'ils y restèrent cachés plusieurs minutes.

La grande porte était ouverte; les Français, parvenus à s'emparer du canon qui y était placé, en tournaient maintenant la bouche fatale sur ceux que tout à l'heure elle défendait. Mais la résistance n'en continuait pas moins. Il en était de même dans le reste du bourg; on se battait dans les rues, dans les maisons, dans tous les endroits où il se trouvait un homme libre à opposer à un oppresseur. Toutes les cloches étaient en branle, depuis celles du gros clocher de Stanz, jusqu'à celle du moindre hermitage, dans les monts.

Les vociférations des combattants, le bruit du tambour, le son du tocsin, le roulement du canon, tout cela formait un mélange, à la fois des plus horribles et des plus sublimes.

(La fin au prochain numéro.)

Les fraises.

Les fraises, ce fruit charmant, qu'on a tant de plaisir à cueillir au sein des jolies touffes de feuilles aux bords découpés, où elles mûrissent; ou bien à picorer sur la lisière des bois, ornent, depuis longtemps déjà, d'une rose tendre, les éventaires de nos marchés.

Eh bien, ces gentilles fraises, qui font les délices de nos desserts, qui ont un arôme si fin, si séduisant, jouent cependant de méchants petits tours à ceux qui se figurent qu'aucune précaution n'est à prendre alors qu'on s'en est copieusement régala.

Ainsi, chacun sait, n'est-ce pas, qu'il n'est rien de plus indigeste qu'une chope de bière sur des fraises. Quelques estomacs — vrais estomacs d'autruche — commettent néanmoins cette imprudence; plusieurs en réchappent, il est vrai, mais plusieurs le paient cruellement. On cite même de nombreux cas dont le dénouement a été fatal.

Les fraises prises avec la crème fouettée constituent un dessert des plus exquis; il faut réellement une certaine dose de volonté pour n'en user qu'avec prudence. Un médecin de Lausanne, qui adore ce dessert et qui, comme un simple mortel, a infiniment de peine à résister à la tentation de s'en servir abondamment, succomba un beau jour à la tentation. Aussi bien, au bout d'une heure ou deux, fut-il atteint d'une indigestion des plus douloureuses. « Jamais, nous disait-il, je n'ai été pareillement angoissé, pareillement malade... C'est bon pour une fois!... »

Donc, quand nous usons de ce fruit délicieux, laissons-le digérer complètement en compagnie de mets qui lui agréent, et ne l'associons pas à ceux contre lesquels il se révolte si violemment, presque huit fois sur dix.

Mais il n'y a pas que les fraises qui présentent ces inconvenients lorsqu'elles sont prises peu de temps avant la bière; les cerises en font de même, et nous pourrions citer à l'appui plusieurs indispositions très graves.

Ces quelques réflexions nous donnent l'occasion de reproduire ici quelques détails fort intéressants, relatifs au commerce des fraises en France, empruntés au *Petit Parisien*:

En janvier déjà, on peut voir dans les vitrines des grands marchands de primeurs quelques spécimens précoces, miracles de la culture intensive. Mais ces fraises-là sont des phénomènes, de vrais monstres, produits artificiels de l'industrie plus que de la nature. Vendues jusqu'à 50 c. pièce, elles ne peuvent prendre place sur la table des riches.

La vraie fraise, la fraise de printemps est autrement démocratique. Elle pousse en plein air, à la différence des fraises de primeurs qu'on cultive en